Document generated on 04/23/2024 10:38 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Le problème du doute et de l'immortalité

Raconter et mourir. Aux sources de l'imaginaire occidental, de Thierry Hentsch, Presses de l'Université de Montréal, 431 p.

François-Emmanuël Boucher

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18690ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boucher, F.-E. (2003). Le problème du doute et de l'immortalité / *Raconter et mourir. Aux sources de l'imaginaire occidental*, de Thierry Hentsch, Presses de l'Université de Montréal, 431 p. *Spirale*, (193), 36–37.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE PROBLÈME DU DOUTE ET DE L'IMMORTALITÉ

RACONTER ET MOURIR. AUX SOURCES DE L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL de Thierry Hentsch
Presses de l'Université de Montréal, 431 p.

Le rapport de l'individu à la réalité et à la mort, sa manière de raconter sa vie et sa vision de sa propre finitude, voilà ce que propose d'expliquer Thierry Hentsch dans son admirable essai philosophique *Raconter et mourir*. Il entame cette étude sur l'héritage que les différents discours narratifs ont légué à la civilisation occidentale par l'analyse des épopées homériques, virgiliennes et mésopotamiennes. Chacun de ces grands récits — il en sera de même pour toutes les œuvres étudiées dans ce livre qui fait penser, en ce sens, au *Mimesis* d'Auerbach — est raconté par l'auteur à partir d'une interprétation subjective qui démontre le point de vue particulier que Hentsch cherche « contrairement » à défendre. Cet angle d'approche peut parfois être contestable pour des raisons de présupposés idéologiques, mais il est toujours rigoureusement démontré. Ainsi, il est vrai que les héros homériques ne sont pas caractérisés par un souci moral. Achille et Ulysse ont plus affaire au malheur qu'au mal et c'est sans doute la raison pour laquelle ils vivent intensément en vue de leur vengeance personnelle ou de leurs propres plaisirs. Il est vrai aussi qu'Énée est beaucoup plus préoccupé par un souci que Hentsch considère comme « moral » et qu'il serait possible de nommer « supérieur ». Le dilemme qu'il vit ne se résout pas au nom de sa gloire personnelle, mais à celui de l'Empire. En ce sens, les larmes qu'Énée verse tout au long de l'*Énéide* — larmes qui lassent Hentsch — ne seraient pas tant une réponse morale au désespoir où le plonge sa quête au *« service de la politique »*, qu'une réponse morale à sa condition de mortel : tout comme Achille réagit à la mort de son ami par un désir de vengeance, Énée verse des larmes en observant, peinte sur les murs du palais de Carthage, la défaite des Troyens. Mais cette interprétation ne sert pas le point de vue que montre l'auteur : avec l'hégémonie de Rome apparaît une nouvelle forme de structure (et de signification) narrative qui mènera bientôt à l'hégémonie du discours chrétien… Cette lecture aurait pu montrer un autre point de vue par le rapprochement d'Énée autant avec Achille ou Ulysse qu'avec Gilgamesh : ce dernier — à l'instar des héros homériques — choisit d'abord de lutter pour sa gloire personnelle, mais il réalise pourtant — à l'instar du héros virgilien — que sa vie ne peut être parfaitement accomplie que si elle est mise au service de son royaume. Il demeure que cette lecture de l'*Énéide* n'aurait peut-être pas apporté davantage de profondeur à l'idée que Hentsch défend avec conviction : seule une vie intensément vécue pour une vengeance, un long voyage, le royaume ou l'Empire, mène à l'immortalité.

Le coût du savoir

La deuxième partie du livre montre des héros cherchant la gloire par « l'épreuve » de la connaissance. Hentsch explique, en parlant de la Genèse, que l'homme a choisi dès l'origine le refus de l'ignorance. Les conséquences de ce choix furent la chute, bien sûr, mais aussi Babel, ou la pluralité et la diversité, qui seraient l'unique manière d'éviter la répétition du même. Ce qui constitue l'essence de l'existence de chaque homme est son droit de connaître, explique Hentsch. En ce sens, imposer à tous la même manière de penser, c'est enlever à chacun son identité, voire, son humanité. Voilà une nouvelle interprétation du crime d'Hybris qui élargit le champ de significations de l'épisode de Babel. Hentsch oppose cette théologie à celle d'Hésiode. Chez les Grecs, les hommes disent n'être rien aux yeux de leurs dieux. Ils se distinguent en ceci des Hébreux qui, s'ils obéissent à la loi (Torah), peuvent espérer le salut de leur peuple. Mais chez les Grecs, l'expérience de la connaissance ne contient pas cet espoir en une forme de salut. À moins d'être héros, les Grecs n'auront jamais accès à l'immortalité — ils erreront chez les ombres. La passion de connaître, vécue au nom de la connaissance de soi ou de Dieu, ne peut être menée à terme que par la mort. Cette passion est la pire calamité de l'homme, mais elle est son seul but, sa finalité étant son unique certitude.

Foi et vérité

Mais pour Hentsch, le récit qui pousse le plus loin le parallèle entre la connaissance et la mort est celui du Nouveau Testament. La vérité y prend un visage d'homme, historiquement situé, prêt à mourir pour cette vérité. De plus, si l'homme y croit, il sera immortel. Même dans l'Ancien Testament, précise l'auteur, le salut promis à ceux qui suivent la loi est plus « collectif », plus « vague ». Avec la Nouvelle Alliance, le salut est individuel et assuré. Le problème, affirme Hentsch, est que lorsqu'un mythe donné devient la seule vérité, ceux qui n'y croient pas sont rejetés dans l'*« idolâtrie et la guerre »*. Hentsch préfère les récits qui se veulent moins exclusifs, comme celui des *Confessions*, par exemple. Augustin y raconte sa conversion d'une manière non pas universelle, mais personnelle : *« Il n'existe qu'un Christ et qu'un Paul, mais des milliers d'Augustin possibles. »* Le narrateur y enseigne qu'avoir la vérité, c'est la chercher — et non la posséder.

Quêtes de la vérité

Les textes analysés en quatrième partie sont ceux où le héros incarne cette recherche de la vérité. Roland, Perceval, Lancelot, Tristan, tous, dans leurs luttes contre l'hérésie ou au nom de l'amour, s'exposent à la mort non parce qu'elle est irrémédiable — comme c'est le cas, par exemple, d'Achille ou d'Ulysse — mais parce qu'elle est devenue admirable. Elle est *« l'ultime espérance »*, la promesse d'un monde meilleur. Si les hommes ne se précipitent pas dès lors vers la mort, si leur soif de lutter ou d'aimer n'est jamais assouvie, c'est qu'ils doivent sans cesse servir Dieu dont le nom n'est jamais assez proclamé parmi les hommes. Ce n'est qu'à partir de Dante que la quête de l'homme s'individualise à nouveau, devient quête

de soi et non de Dieu. Hentsch déplore cependant que dans la *Divine Comédie*, la vérité universelle apparaît non plus avec la mort du héros, mais avec son acceptation du « *Dogme* ». Il est vrai qu'étant ainsi extérieure à l'expérience individuelle, la foi n'est plus « *un chemin personnel et accessible à tous, mais une certitude qui s'impose à tous* ». Mais cette lecture de la *Divine Comédie* occulte un aspect pourtant essentiel de la fin de cette histoire : la contemplation de Dieu, qui n'est pas dogme, mais réconciliation de l'homme avec son humanité, acceptation que la créature ne peut trouver sa plénitude qu'en Dieu, que dans la mort. Mais encore une fois, cette lecture ne servirait pas le point de vue choisi. Hentsch démontre que l'individualisation de la quête conduit à chercher un sens dans l'expérience concrète, ce qui culmine dans le voyage historique. Par l'exemple du récit de Christophe Colomb, Hentsch montre que la pensée occidentale, en s'incarnant dans la contingence, se dirige géographiquement vers l'ouest, là où le soleil se couche, là où est la mort. Ce mouvement idéologique est-il le fruit d'une politisation de l'homme? Peut-être pourrait-il être lu comme une autre manifestation de l'intérêt qu'il a pour les aventures (et pour les récits de ces aventures) qui le mènent réellement — ou métaphoriquement — vers le soleil couchant, sa vérité ultime.

La modernité et le problème du doute

Le point de vue que Hentsch adopte et démontre, l'incarnation de la quête de vérité dans la sphère du politique, l'amène à traiter du problème du doute. Il rapporte les paroles de Rabelais qui affirme que « *le nouveau monde de l'un est l'ancien de l'autre* ». Entre la « *raison qui se méfie d'elle-même* » et la folie, explique Hentsch, il n'y a qu'un pas, et c'est Cervantès qui choisit de le franchir. Le monde dans lequel son chevalier errant vit est « *désenchanté* », mais Don Quichotte veut pourtant devenir — ne fût-ce qu'à ses propres yeux — un héros. Or, lorsqu'il est ramené à sa lucidité, à sa médiocre identité, nous dit Hentsch, il constate que « *vivre ne vaut plus la peine* ». Ce moi moderne pourrait être lu comme un retour à l'Antigone ou à l'Œdipe qui réalisent les limites de leur existence et qui en meurent. Mais Hentsch ne pose pas la question à partir de cet angle; il voit plutôt dans ce récit le sacrifice du héros, la mort de l'héroïsme — la mort du désir de l'homme de croire à la vérité. C'est la leçon de Don Quichotte, de Rabelais, bien sûr, mais aussi d'Hamlet : il refuse d'être *(to be or not to be)* un héros, d'accomplir le destin que le spectre — son père — lui dicte, ce dernier ne lui offrant qu'une vérité indésirable et incertaine. En interprétant ensuite le refus d'Hamlet de poursuivre sa quête comme un refus de la transcendance, Hentsch peut dès lors le voir comme un des premiers héros modernes, transformation qui exigera, avec Descartes, que l'homme devienne lui-même le « *géomètre de la raison, [...] le prêtre de la rationalité absolue* ». C'est ce qui entraîne la séparation de la théologie et de la science, dont la conséquence fut d'étendre la morale à la sphère du pragmatisme/morale que Kant, par exemple, espérera plus tard voir réservée à la théologie. On se trouve dans un monde où l'homme ne peut prouver par sa raison qu'il existe une vérité, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de vérité ou, pire, qu'elle est incarnée dans les choses d'ici-bas. La société de loisirs et de consommation prouvera cette conception de la vérité en définissant l'homme libre comme celui qui est absorbé par sa quête de bonheur individuel et temporel et qui, par une perversion de cette idée, devient aussi amoureux et conservateur de la nature, de la faune et de l'écologie en général, ce qui l'amènera ainsi à protéger par un paradoxe suprême ce que sa science et son mode de vie le conduisent à exterminer systématiquement. Cette conception de la vérité finit par autodétruire celui qui la prône.

La valeur mythologique du récit n'est pas morte

Au début de son livre, Hentsch mettait le lecteur en garde contre cette attitude toute moderne de rendre un culte aux choses scientifiques et démontrables aux détriments de ce qui est mythique — j'ajouterais, sacré. Or, tant que les hommes retourneront, comme il le fait, aux sources de l'humanité par ces grands récits qui ont marqué l'imaginaire occidental, l'homme prouvera qu'il est encore homme, qu'il croit encore au pouvoir du texte, à la force du mythe. En mettant en garde son lecteur contre le danger de la perte de la foi en le pouvoir des récits, en la force de l'imaginaire, Hentsch prouve que le mythe n'est pas mort, que l'homme cherche encore à comprendre, à travers les récits et dans un récit — qui prend souvent la forme, depuis la modernité, d'un essai — son rapport à l'existence ou à la mort. Et le lecteur de Hentsch, s'identifiant à ce questionnement, montre qu'il n'est pas nécessaire d'écrire, dans des essais argumentés avec une telle rigueur, que le récit est menacé de ne plus faire sens, « *qu'il se borne à divertir, à faire oublier, faute de pouvoir inscrire* ». Au contraire, la quête de sens se poursuit. L'homme, toujours, manifestera son besoin de créer le mythe du sens de sa vie — c'est sa damnation, mais c'est aussi l'ultime manifestation de sa capacité à se soustraire à la contingence et d'atteindre à l'immortalité.

François-Emmanuël Boucher

Ivan Binet, *Mère et arbre au repos*, 2000, épreuves chromogènes, installation extérieure, Maison Hamel-Bruneau, Sainte-Foy.